



**MEDI**

# **MON BEAU SOLEIL**

Toute la volonté du monde ne peut suffire à arrêter le temps. On peut devenir le plus puissant souverain et bâtir le plus grand des édifices, le sablier transformera toujours notre empire en château de cartes. On voudrait façonner le temps, le pétrir jusqu'à ce qu'il prenne la forme de ces cadeaux en argile qu'on offre à la fête des Pères... seulement le temps s'effrite, alors il vaut mieux rire tant qu'on en a l'occasion.

Les vacances d'été précédant ma quatrième étaient arrivées très vite. Trop vite peut-être. Le temps d'un battement de cils, le sol tapissé de feuilles mortes s'était changé en champ de bataille pour des soldats en culottes courtes armés de boules

de neige. Et, peu après, les cerisiers s'étaient habillés de pétales nacrés annonçant la fin de cette année scolaire. L'année de mes douze ans...

L'été avait surgi des méandres de ma cinquième. Bounégueux réalisait tout juste que la sincérité de son amitié ne suffirait pas à protéger Maya de la pluie ; Erwan voulait croire que le retour de son oncle à la cité constituait l'éclaircie tant attendue dans son quotidien ; Maya restait convaincue que le retour du soleil se conjuguerait avec celui de son père, hospitalisé depuis des mois. Tout le monde l'avait enterré un peu vite, le daron de ma copine. Mais la nature est ainsi faite : quand elle donne d'une main, elle reprend de l'autre. Et vice versa.

Chez Jeanne, la nature avait pris la forme d'un ouragan violent. Un ouragan qu'elle appelait « Maman ».

Et chez moi, c'était une tornade qui avait emporté mon père vers le pays d'Oz. Lui et ses cartons avaient emménagé sans ma mère ni moi dans un appartement en face de mon immeuble. Je venais d'apprendre amèrement que si on se marie un jour, ce n'est pas forcément pour toujours.

Les contes de fées, c'est pour les princesses et les princes. Seulement, dans la cité Les Argonautes, aucun héros n'était jamais né avec une couronne

sur la tête. Ici, on grandissait comme des durs au milieu des murs.

C'était le premier jour des vacances et je pensais déjà à ce que j'allais demander pour Noël : une serrure à ma porte. Depuis que Papa nous avait abandonnés, Maman n'arrêtait pas de s'incruster dans ma piaule... sans frapper. Une fois, elle avait même surgi et ouvert les rideaux en grand. Moi je voulais juste dormir. M'échapper. Oublier. Oublier que mon père m'avait définitivement... oublié. Respirer. Parce qu'on n'a pas le choix. Souffler. Un peu. Être. Être « je ». J'avais essayé de me cacher, mais la vieille avait tiré mon drap à elle en chantant joyeusement une comptine dans la langue de son pays d'avant :

Achimicha lalla  
Matimchi min darna  
Hatta y ji ami koko  
Wa hzak ala anko  
Ou y sarik min dar el dar  
Hta bab al attar

Achimicha lalla  
Matemchich men darna

Hatta y ji ami fougou  
Wa hzak a ketfou  
Ou y sarik min souk el souk  
Hta l bab al marzouk

Achimicha lalla  
Matemchich men darna  
Khalik manna  
Lyoum ou ghada

Je pouvais bien grogner à chacune de ses fausses notes, elle avait décidé qu'elle ne s'arrêterait pas de brailler tant que je ne serais pas sorti de mon lit.

– Maman, c'est les vacances ! J'ai le droit de me lever quand je veux...

Elle s'était assise près de moi et m'avait caressé les cheveux, tout en continuant de beugler la même chanson, cette fois en français :

Mon beau soleil, mon tout beau,  
Brille encore sous mon toit.  
Attends l'oncle Koko.  
Sur son cou, il te promènera d'ici,  
De maison en maison,  
Jusqu'à la parfumerie.

Mon beau soleil, mon tout doux,  
Brille encore sous mon toit.  
Attends l'oncle FOUFOU.  
Il fera de son épaule ton gîte,  
Pour que de souk en souk,  
Tu rencontres le brave et l'émérite.

Mon beau soleil,  
Ne déserte pas ma maison.  
Éclaire mes cloisons,  
Aujourd'hui comme la veille.

Peut-être qu'elle ne chantait pas cette comptine pour moi mais pour se redonner du courage. Quand je me suis tourné vers elle, j'ai bien vu. Il y avait de la joie dans sa voix mais pas dans ses yeux.

– J'arrive, Maman. Tu veux bien me laisser un moment ? j'ai dit gentiment.

Depuis quelque temps, j'avais des picotements à la poitrine, et je préférais que la daronne n'en sache rien. Elle avait assez de problèmes comme ça. Pas la peine d'ajouter un rendez-vous chez le toubib.

Je m'étais frotté le visage pour réhabituer mes yeux au jour, et avais étiré mes muscles engourdis par le sommeil. Avant de quitter ma piaule,

j'avais enfilé par-dessus mon pyjama un tee-shirt taille XXL.

Maman avait déjà préparé le petit déj. Une grande tasse de café au lait m'attendait avec des tartines au miel. En réalisant que ma mère persistait à me couvrir alors que moi, je m'acharnais à disparaître sous mes draps, j'avais ressenti de la gêne.

– Merci, Maman.

Elle s'était contentée de m'adresser un bref sourire. Et comme chez moi on ne se dit pas « je t'aime » même quand on brûle de le crier, elle a allumé l'aspirateur... Sans doute pour étouffer les battements de son cœur.

L'année de mes douze ans, Maman avait déclaré la guerre à la poussière. Dans le fond, je savais pourquoi elle s'échinait à récurer l'appartement, du sol au plafond. Il fallait que toute trace de mon père disparaisse. Elle nettoyait la maison en silence. Chez moi, le silence est d'or parce que... on est faits d'argile. Fragile. Wallah! On est fragiles.

Je débarrassais la table quand elle s'est enfin décidée à éteindre l'appareil. Une main sur mon épaule, elle m'a entraîné sur le canapé. Elle a passé ses doigts dans mes cheveux, avant de poser un baiser sur mon front.

– Medi, il vaut mieux être seul que mal accompagné...

Pourquoi a-t-on besoin de balancer de grandes vérités quand on veut se montrer convainquant ? Pourquoi Maman ne m'avait-elle pas simplement dit : « Medi, on est en galère, mais ça va aller parce que je t'aime » ? Pourquoi toujours faire semblant ? Sans doute à cause du *nif*... La tête coincée contre sa poitrine, je l'avais laissée poursuivre :

– On va prendre un nouveau départ...

Ça ne veut strictement rien dire un « nouveau départ » ! Un départ, c'est toujours nouveau, non ? Sinon, c'est pas un départ. C'est trop facile de jouer sur les mots. Mais je n'avais pas envie de contrarier ma daronne. Elle a enchaîné :

– Tu me fais confiance ? On va s'en sortir ! Tout ira bien, j'en suis certaine... C'est comme ça... C'est le *mektoub*...

Si on n'avait plus d'autre option que de s'en remettre au destin, c'est qu'on devait être dans un sacré pétrin.

– Et si on repartait de zéro ?

Ça ressemblait à une question. Ça sonnait comme une question. Mais c'en n'était pas du tout une. C'était plutôt un cri irréprouvable comme quand on se cogne le petit orteil contre le coin d'un meuble.

– Je sais ce qu'on va faire...

Je me doutais bien qu'elle avait une idée farfelue derrière la tête.

– On va revoir toute la déco de la maison. Ouais, on va créer une ambiance... heu... comment on dit chez les jeunes quand c'est un truc féminin ?

– *Girly* ?

– Oui ! C'est ça, on va se faire une déco *girly* !

De toute évidence, elle n'avait pas tourné sa langue sept fois dans sa bouche avant de l'ouvrir. Heureusement, elle s'était rapidement ressaisie :

– Je n'ai pas dit qu'on allait vivre dans la maison de Barbie, non plus. Mais on peut aller choisir des meubles, ensemble... Encore mieux ! Je choisis les meubles et tu t'occupes de la peinture et des accessoires. Ça te dit ?

Par chance le téléphone fixe avait sonné à ce moment-là. C'était certainement les copains qui m'appelaient pour m'inviter à sortir. En tout cas, ça laissait du répit à ma mère pour qu'elle reprenne ses esprits.

– Allô !

– Allô ! Medi...

J'entends encore la voix à l'autre bout du fil qui n'avait rien de celle, fluette, d'un ado boutonneux.